

GAËL NOS

Le Boudoir bleu

Collection
~La Datcha~



La Mêsonetta

LE BOUDOIR BLEU

de

Gaël Nos

Collection ~ La Datcha ~

Les Éditions de La Mêsonetta

Roman français du XXI^e siècle

Dépôt légal version POD : mai 2025

ISBN 978-2-491625-65-8

1er dépôt légal version Epub : mai 2025

ISBN 978-2-491625-54-2

Tous droits réservés aux Éditions de La Mêsonetta ©®

"Le boudoir bleu"

Patricia Moles



Quelle arlequinade ! Ainsi s'exclamait Virginia Woolf au sujet de son œuvre. J'en fais autant et dans les mêmes termes à propos d'un été bizarre, voluptueux, destructeur, me souvenant d'une quinzaine de jours de juillet qui, par-dessus mon épaule, brillent de l'éclat maléfique d'un bijou trop cher, kitsch, finalement mal porté. Inévitablement, je me propulse au cœur d'un village connu de la planète entière, prends une douche de consumérisme échevelé, un bain d'effervescence, laisse entrer un vertige ponctué de doutes et de désirs, électrisé par l'image d'une actrice que la brutalité médiatique mena au bord de la folie.

Et dieu créa la femme...

Et Dieu créa la flemme...

Pour me protéger d'un torrent d'émotion ou, citant encore Virginia, d'une pluie de fragments frissonnants, j'énonce d'un air détaché : l'éternité est une buveuse. Phrase ronflante, inepte qui, malgré tout, accroche la sympathie comme l'accrochait, cet été-là, une atmosphère hypnotique offrant, au jardin de l'épate, des moments de beauté, de bien-être à couper le souffle. Ce récit est celui du passage d'un ange.

Derrière mon épaule, le soleil a cessé de brûler mais demeure une lumière qui s'éteindra avec moi.

L'éternité est une buveuse...

Je trinque à son approche.

1 – Déjeuner avec un fantôme

Tes vacances, depuis longtemps, avaient commencé. Je vivais quelque chose de doux et franchissais sans m'en apercevoir un cap fatidique, croyant avoir tordu le cou à toutes les banalités dites ou écrites sur l'amour. Notre septième été débutait à Saint-Tropez et, depuis notre rencontre, nous réservions une partie du mois de juillet pour jouer au couple, secouions plaisamment, dans un appartement avec terrasse, le shaker du cœur, du rire et du reste, et c'était bon.

Tu étais parti bien avant moi, auréolé du prestige d'une fin de service rendu à l'état, toi qui, toute l'année, arrivais dans ta classe à sept heures du matin pour tracer à l'encre rouge des modèles d'écriture, toi qui me plaisais du bout des orteils à la pointe des cheveux. Mes cinquante ans allaient sonner et mon train cheminait avec une lenteur délicieuse, longeait des maisons dont les vitres s'emplissaient d'un bleu incomparable qui me sautait au visage comme la surprise d'aimer.

Tu m'attendais à Hyères, beau, heureux, et avec toi souriait la vie limpide. Un ami, Anton t'accompagnait, rejoignant désormais ceux qui, parés des clartés d'un été de plaisir, constituaient notre tribu.

Nous avions fait la connaissance d'Anton l'année dernière sur la plage, étendu au beau milieu d'un groupe de messieurs très mûrs formant sur le sable un massif auto-satisfait : des jambes, des ventres, des crânes luisants, des yeux où vacillait le désir. Anton ressemblait à James Bond. Tu le trouvas beau, ce qui ne m'inquiéta pas puisque, de notoriété publique, il avait un goût exclusif pour les hommes âgés.

Ce James Bond de quarante-cinq ans était là, retrouvé. Rien ne semblait devoir altérer sa parfaite égalité d'humeur, reflet d'un visage asymétrique, séduisant, lisse. Son sourire était enfantin, mobile, son crâne rasé, sa peau superbe, sa courtoisie extrême. Il faisait penser à une figure d'ivoire en mouvement sans que rien d'essentiel, jamais, se dégageât de lui. Il était quatorze heures, mi-juillet. Anton nous emmena chez lui.

Nous devions fêter l'anniversaire de John, nouvel amant d'Anton, un écossais vraisemblablement d'âge canonique. Cet anniversaire préludait au mien situé quelques jours plus tard. Nous arrivâmes chez Anton.

Le décor était raffiné avec une touche de masculinité tout à fait

séduisante. John n'apparut pas. Anton nous expliqua qu'il était malade depuis trois jours, nous fit asseoir et, de sa démarche silencieuse, alla s'enquérir de sa santé. Je remarquai ses chevilles nues dans des chaussures de sport, ses mollets légèrement arqués, solides. Nous restâmes dans le salon vaste et frais. Pris d'une envie pressante, je jetai un coup d'œil aux autres pièces de l'appartement, nombreuses, petites, étroites et sombres. Deux statuettes d'Atlas ornaient le lavabo de la salle de bain. Anton revint, fermant délicatement la porte.

— Il est vraiment trop malade, il ne peut pas se lever...

L'apéritif fut servi.

— Vous voulez voir les photos de mon voyage en Écosse avec John ?

John dans un pré... John et une amie... John au front lisse, à l'attitude cordiale émanant d'un homme bien situé socialement. John au visage effrité par quelque soixante-quinze années d'existence. Parfois, John, photographié de guingois, vacillait dangereusement. John qui, telle une divinité, reposait dans la pièce d'à côté.

Nous passâmes à une table dressée joliment et sans ostentation, couverte de mets simples, frais, abondants. Cadre en informatique, Anton maîtrisait tout, animait une émission musicale sur une station de radio. Mon imagination s'emplit de sonorités de jazz, d'une couleur d'hiver maritime, lumineux, paisible.

Je connaissais l'ancien ami d'Anton, Miguel. Un Don Quichotte dans un corps de Pança. Et voilà qu'aujourd'hui, nous fêtons l'anniversaire d'un étranger en l'absence du principal intéressé. Son couvert était mis, sa chaise vide. L'attitude d'Anton changea. Il tenta d'apporter quelque chose à John, en vain, tenta de sauver la face, en vain, puis se confia. Il nous dit sa détresse, son manque d'amour. L'ombre de Miguel planait sur cette étrange réunion.

Le déjeuner tirait à sa fin. Anton apporta le dessert. Un gâteau surmonté d'une bougie. Il alla en proposer une part à John qui, bien entendu, refusa. D'un geste sec, il jeta la bougie qui ressemblait à une colonne de manège. Le gâteau était bon, sans plus. Il le remarqua puis ajouta :

— Vous voulez entendre les poèmes que j'ai écrits ?

Des images jaillirent : une route nue en pleine nuit. Une clarté blême après un coup de volant... Le charme était rompu. Par pure amitié, Anton

nous garda un peu. Pour la même raison, nous restâmes un peu. Nous promîmes de nous revoir sur la plage.

Nous rejoignîmes ta voiture après un bond dans l'inhabituelle chaleur. Je me retrouvai en sécurité à côté de toi. Qu'est-ce qui pouvait m'attirer ainsi ? Ta façon de porter des lunettes de soleil, ton sourire, le fait que, parfois, tu finisses mon yaourt ou ma glace en disant : qu'est-ce que tu gâches... À ton poignet brillait un bracelet de titane. Une lumière intense tombait dehors et l'envie de rire irisait nos vies.

Mes vacances, depuis peu, avaient commencé.

Un certain nombre d'années me séparent des premières lignes de ce récit duquel je ne peux dissocier l'image d'un village inconnu de moi : St-Tropez.

Ce soir-là, dans la fraîche stupeur d'un amour neuf, après un cheminement peu éclairé dans des rues étroites, une arrivée en trombe dans un parking obscur, j'entre dans un appartement, surpris par l'éclat d'un rideau d'eucalyptus blanchis par la lune, par l'étincellement des bateaux sur une mer inerte et l'exquis déploiement d'une perspective sans forme, comme si une main, doucement, plongeait au fond d'une poche pour m'en extraire. Une terrasse s'ouvre sur un bleu suave, sur des clartés semblables aux reflets d'une porcelaine, s'offre à tous les murmures, les miens et ceux d'un homme dont je sais l'attachement. Un miracle.

2 – Un décor familier

En sortant de chez Anton, en fin d'après-midi, nous prîmes nos quartiers d'été. L'appartement était quelconque, la vue admirable. Affublée d'un nom ronflant situé quelque part entre « horizon » et « sourire », la résidence était gérée en multipropriété : à chaque période ses occupants. Ce qui nous permettait de revoir, d'une année à l'autre, les mêmes personnes à qui les vacances conféraient une allure d'éternelle jeunesse.

J'entrai dans l'appartement méticuleusement ordonné et propre parce qu'occupé par toi depuis quinze jours. Dans une coupelle en verre soufflé, je crus voir, alors que tu l'avais au doigt, la triple alliance Cartier qu'immanquablement tu ôtais avant d'aller à la plage.

Tu avais baissé le store de la terrasse qui claquait sous un vent chaud. Ce bruit enthousiasmant s'accompagnait des grincements vocaux d'un très petit chien. Nos voisins étaient arrivés, flanqués de la boule de poils qui partageait leur vie : Arthur. Lui s'appelait Michel, nous ignorions son prénom à elle. Par contre, nous connaissions leurs voix. L'une tranchante, bougonne, l'autre feutrée, mollement défensive. Leur vie précise était ponctuée des jappements d'Arthur. À heure fixe, d'admirables odeurs montaient jusqu'à nous.

Je suis sûr qu'elle a un maître queux, m'avais-tu dit un jour. Elle était pourtant bien seule, avec son chien et son mari, ou l'inverse. Michel était mince, vif, un peu voûté, fureteur. Une longue mèche rousse cerclait son crâne. Elle, devait avoir une soixantaine d'années. Ses cheveux courts, très blonds conservaient la trace de l'oreiller, ce qui, à mon sens, révélait une détresse psychologique. Ses jambes étaient belles. Sa silhouette obliquait, telle une phrase dont on ignore la chute. Un jour, tu déclaras : « Il faudrait qu'elle soit valorisée par des homosexuels. » Ce que nous fîmes.

Elle adora et, sans jamais délivrer son prénom, autorisa une petite cour, extrêmement bénigne. Nous la croisions généralement dans le couloir, son panier à provisions au bout du bras, Arthur sur les talons. Elle nous gratifiait d'un sourire, de quelques mots de conversation, d'un coup d'œil de femme connaissant la vie et passée un peu à côté d'elle-même.

La règle de vie à l'intérieur de la résidence était des plus simples : pas de bruit après vingt-trois heures. Un vigile sermonçait les négligents. Une année, nos voisins firent la fête. Tu élevas la voix. Silence absolu. Puis, nous entendîmes Michel susurrer à ses invités :

— Je t'encule mon petit cœur...

Mon petit cœur... Je t'appelais souvent ainsi et tu avais toujours la même réaction :

— Chut ! Chut ! On n'est pas tous seuls.

L'après-midi, sous le store baissé, la terrasse était chaude, orange. Chacun, quasi au même moment, effectuait le même geste : baisser le store. De longs couinements traversaient l'air, prodigieusement agaçants. Arthur n'appréciait pas et le faisait savoir. Les aléas de la vie collective nous ramenaient sur terre, telles des amarres prêtes à se rompre. La terrasse était navire, nacelle. Le soir, les montagnes bleuies semblaient se jeter dans la mer. Des cris d'oiseaux saluaient cette chute inaccomplie.

Le matin, la mer était bleu sombre, parcourue de vagues plates, laiteuses. D'adorables bateaux se balançait. Ce décor idyllique avait ses étrangetés : l'absence d'insectes, un yacht énorme apparu sans bruit. Le village, couleur de dragée, s'étendait vers la droite. À gauche, un bâtiment blanc, pur comme un vaisseau, trouait un reste de pinède. Le Corbusier avait créé, au sommet de l'édifice, une sorte de dunette d'où, pour un peu, une vigie aurait crié. Les mouettes s'y posaient. En face, Sainte-Maxime faisait penser à une grand-mère trop décorée qui, doucement, s'effaçait sous des grappes de lumière.

Tout changeait sans cesse. Le moindre bruit semblait violent, inattendu. Je me souviens d'une nuit à peine troublée. Ronfleur impénitent, je t'ai toujours empêché de dormir. Tu me quittas, te réfugias dans l'entrée sur l'un des lits superposés, disant, comme d'habitude, en fermant la porte de cette étroite chambre à coucher, au sujet d'un ventilateur : « Ce sont mes alizés... » Tout était calme. J'allai sur la terrasse, savourant l'instant heureux, amoureux. Des détonations retentirent. Des fleurs géantes se déployèrent sur la page noire du ciel. Superbe feu d'artifice attendu de quelques-uns ! Arthur se manifesta. Des fenêtres glissèrent. La femme de Michel apparut. Elle portait une robe longue, comme découpée en lanière. Elle eut un geste élégant, une main

sur la balustrade. Avait-elle oublié ses lunettes ? Elle disparut, ne revint pas.

Une autre fois, une musique vulgaire, tonitruante me réveilla. Des faisceaux de lumière émanaient d'un yacht colossal qui portait sur les flancs l'inscription « fashion T.V. » L'après-midi même, sur la plage, nous revîmes cette chose insupportable. On entendait aussi les conversations. Des voix anonymes, éparses.

L'eucalyptus remplaçait les pins. Un rideau d'arbres laissait entrevoir la piscine du voisin en litige constant avec la commune. Il n'entretenait rien, préférait payer des astreintes plutôt que répondre à ses obligations. Des amas de branches grises, desséchées, s'amoncelaient au-dessous de nous. Nous entendîmes Michel. Il était penché pour mieux voir, sa longue mèche rousse pendait dans le vide.

— Dire qu'il suffirait d'une cigarette pour tout faire flamber...

Ce curieux prophète avait vu juste : l'incendie n'épargna pas nos vacances.

La première fois, nous ne vîmes rien qu'une longue écharpe de fumée qui traînait au loin. Très vite, elle s'épaissit, devint muraille bouillonnante. Nous entendîmes les bruits d'une vive agitation. Puis tout s'apaisa.

La seconde fois fut beaucoup plus impressionnante. En fin d'après-midi, nous étions au centre de Saint-Tropez. Soudain, tout céda à une sorte de bourrasque. Les portes des magasins claquèrent. La rue, les trottoirs furent envahis par des gens paniqués. La lumière prit une teinte phosphorescente. Nous venions de quitter Charles, un ami antiquaire. Un homme délicieux qui, durant l'hiver morne, offrait des thés à tous les vieux gays de Saint-Tropez. Nous voulûmes retourner chez lui. Impossible. La circulation était invraisemblable. Les gens s'apostrophaient :

L'électricité est coupée ! ... Le village est injoignable ! ... La navette est interrompue ! ...

Nous résolûmes de rentrer à la résidence. La piscine était désertée, les ascenseurs en panne, la pagaille indescriptible. Tout le monde allait et venait dans les escaliers obscurs. Des gens âgés, des enfants. À l'évidence, les normes de sécurité n'étaient pas respectées. Les portes de l'entrée et du parking étaient ouvertes. Nous décidâmes de prendre la voiture et la route des plages. Armés d'une lampe stylo qu'un inconnu nous avait

donnée, nous descendîmes au sous-sol. Par une nuit d'encre, nous errâmes puis renonçâmes.

À l'appartement, bien sûr, rien ne marchait ; le crépuscule tournait au cauchemar. La nuit tomba. Sainte-Maxime était menacée. L'incendie avançait de front, cernait les montagnes d'une crête orange. Des pans entiers de lumière disparurent, Sainte-Maxime glissait dans le noir. Cependant, des zones d'habitation restaient éclairées ; ces lueurs faisaient penser aux braises d'un gigantesque foyer. Peu à peu, le bruit se mua en murmure. Nous nous couchâmes.

Le réveil fut désolant. Une partie de la montagne était dévastée, Sainte-Maxime épargnée de justesse. Une odeur de fumée gâta la fête olfactive du matin. La journée passa et la nuit provençale masqua les plaies du paysage. Je sortis plusieurs fois sur la terrasse. L'odeur du feu avait disparu.

Cette nuit-là, le vers exquis d'un homme du sud, le Béarnais Paul-Jean Toulet, me revint en mémoire : Prends garde à la douceur des choses...

Curieusement, je garde de ces étés télescopiques, sept pour être précis, vécus à la même période, au même endroit, avec la même personne, peu de souvenirs, sinon l'empreinte sensorielle du parfum des fleurs, de la caresse de l'air, des éclats d'un village, champignon planétaire que le fric angélise. Deux sortes d'éclats. L'un, factice, d'une fête continue, l'autre, authentique, d'un passé perceptible ça et là, dans la chute écarlate d'un bougainvillier, dans la courbe délicieuse d'une rue aux pierres odorantes, au dos bombé qu'empruntèrent des disparus qui n'en demandaient pas tant. Un portail majestueux bée sur une porte absente et, dans une cour carrée, des colombes s'éparpillent au moindre souffle, nichées dans d'anciens fours à pain.

Puis, sans crier gare, la foule vous tombe dessus, compacte, vulgaire, déambule dans des rues où les voitures bougent à peine, flanquées de vitrines étincelantes regorgeant de produits de haute qualité. Tous les biens imaginables que l'avidité consumériste pare de prestige. Un boulanger restitue, à l'intérieur de son échoppe, une délicate fresque provençale faite de rameaux d'olivier entrelacés, bordés, brodés du silence d'autrefois.

Quelque cinq cents mètres plus loin, le passé reprend ses droits, le long d'un mur dévoré par la végétation, dans le parfum de midi, à l'ombre dense des mûriers.

3 - Le bain matinal

Toute résidence d'été orientée plein sud possède une piscine. La nôtre ressemblait à un carré de ciel tombé du feuillage et nos journées, conséquemment, commençaient par un bain. Un certain type de femmes, entre trente et quarante-cinq ans, à la mise plutôt soignée, au maintien calme et heureux, la fréquentaient à cette heure matinale. Ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre : des mères de famille aux maris volatilisés, goûtant un moment de détente pendant que les mômes pionçaient, des solitaires que la bringue n'intéressait pas. Certaines d'entre elles avaient un feu dans les yeux. Elles souriaient, semblaient exprimer avec retenue : "je suis tolérante" et cette bienveillance, pour la plupart d'entre elles et pour qui savait voir, se teintait d'une légère condescendance. D'autres étaient tout simplement gentilles. Nous discutions. Elles riaient d'autant plus volontiers que ton comportement dans une piscine valait le détour. Ton corps rondelet, bronzé, gardait des traces de musculation et de pratique du vélo. Le quinquagénaire sexy refusait obstinément de nager sans avoir pied. Le cou rigide, tu faisais des largeurs. Ces femmes constituaient l'envers de nos relations. Leur cercle discret abritait un prédateur.

Comme d'une poupée gigogne, jaillissent d'une matinée ensoleillée d'autres matins strictement identiques : Sidonie apparaît parmi les figuiers et les fleurs, descendue de l'Olympe ou plutôt d'un étage. Propriétaire d'une période « à vie » insistait-elle, depuis six ans, toujours à la même heure, elle fendait en notre compagnie l'azur d'une eau à peine troublée et empestant le chlore. À la fois Betty Boop et odalisque, elle était redoutable avec son peignoir entrouvert, son maillot de bain bigarré changé chaque jour. Prude à sa façon, elle cachait soigneusement son sac qui devait avoir cinquante-cinq ans. Elle débarquait avec planche, tuba, palme, investissait le bassin qu'elle recouvrait d'une bulle narcissique. Volubile même en nageant avec application, Sidonie restait, bien évidemment, esclave de la sensualité. Ses cheveux dépassaient d'un bonnet de bain fleuri, soulignant son visage mince au nez aquilin. Elle avait l'allure curieuse d'une baigneuse de la belle époque ayant un peu trop fumé.

Si le film d'une quinzaine de jours de vacances répété sept fois pouvait, après un couinement frénétique, s'arrêter sur la seule Sidonie, le spectateur verrait toujours la même scène : une femme extravagante débitant un flot de paroles bientôt tombées dans l'entonnoir du communautarisme, ponctuant chacune de ses logorrhées de ces trois mots : je suis juive...

Sans pudeur, elle racontait à qui voulait l'entendre sa vie auréolée de je ne sais quel mystère, saga familiale inscrite sur fond de laboratoire et d'université. L'orage intérieur nourrissait un crépitement d'antennes : Sidonie parlait de son mari mort jeune d'une maladie neurologique, de sa belle-famille confite en dévotion qui la laissa réveillonner seule avec un mourant. Un cancer du sein l'atteignit au beau milieu d'incessantes querelles intestines.

Elle avait des stratégies. Quand elle jetait son dévolu sur quelqu'un, homme ou femme, peu importait, et dès la première soirée, la personne en question, lasse d'un discours monomaniaque et surtout d'être autopsiée psychologiquement, se fâchait. Sidonie alors, se retrouvait seule, se payant le luxe de rater à la fois amour et amitié. Internet équivalait au mur des lamentations. Elle avait trouvé un écossais et nous annonça triomphalement, palmes aux pieds : « Ce n'est pas moi qu'il aime, c'est la France ! » Elle venait de lui envoyer une carte postale en oubliant d'y coller un timbre.

Quant à moi, le remuement des feuilles de palmier suffisait à mon bonheur. Les paroles de Sidonie, dénuées de sens, s'éparpillaient dans l'air idéal. Irrésistiblement, cette femme me faisait penser aux transformistes du cabaret « Chez Michou » à Paris. Si l'un d'eux, doué d'un pouvoir de divination, s'installait au bord de la piscine, je verrais, à coup sûr, une longue créature brune juchée sur un globe pailleté rose avec, au fond des yeux, une singulière ironie.